

FANNY MICHAËLIS

…as souffrir et à ne pas se
…ce ayant par ailleurs mon-
…nte au regard de notre his-
…me peut rester en bonne
…mer de produits d'origine
…ouvement antispéciste
…égitimité de l'élevage, de la
…toirs. Quand le welfarisme
…r les cages, l'antispécisme,
…r.
…est loin de convaincre le
…bre. *«L'antispécisme pose*
…essante, qui touche à la fois
…e et essentielle – la raison
…s traitons notre espèce dif-
…tres – et l'un des aspects les
… notre alimentation», sou-
…quet. Ce philosophe des
…dit pas moins mal à l'aise
…s alimentaires stricts prô-
…ctrine radicale, qu'il com-
…e religieuse». «Cela m'a été
…ce que je mettais dans mon
…te de manger ne se limite
…des impératifs éthiques. Il
…ent des aspects nutrition-
…ques et culturels – ce que
…s aujourd'hui le "vivre-en-
…e-t-il.

…ENCE ANIMALE

…nde? Se l'interdire? Pour le
…nuele Coccia, il s'agit tout
…faux débat. *«Nous ne som-*
…tes, nous ne sommes donc
…ivre sans toucher à d'autres
…s leur arracher leur chair,
…nergie, rappelle-t-il. *Pour le*
…ative: notre vie est toujours
…tres êtres vivants, animaux
…r le dire de façon positive:
…ance de réincarnation don-
…et à des salades.» Plutôt que
…lanchir la conscience en ne
…s êtres qui souffrent, il serait
…sacraliser l'acte de l'alimen-
…une sorte de rituel qui nous
…ouvenir, chaque fois qu'on
…rend la vie d'une autre es-
…eur de *La Vie des plantes* (Ri-
…ntispécisme, en se préoccu-
… des bêtes, a *«étendu le nar-*
…n au royaume animal»:
…ant appris que notre propre
…ait au règne animal, il de-
…n plus difficile de manger
…ssemblent, car ils sont deve-
…nous-mêmes.
… antispéciste devait advenir,
…on en serait donc profondé-
… Mais les politiques d'envi-
…ement! Car, contrairement à
…t croire, la pensée animaliste
…t compatible avec la protec-
…nement telle que la conçoi-
…i les écologistes. Si le fonda-
antispécistes, David Olivier,

«JE CONTESTE LA PERTINENCE DE L'ÉTHIQUE ENVIRONNEMENTALE, CAR JE NE LA TROUVE PAS FONDÉE SUR DES ARGUMENTS RATIONNELS»

THOMAS LEPELTIER
essayiste antispéciste

constate que ces deux mouvements *«ont en commun d'aller au-delà de la simple satisfaction à court terme des intérêts humains»*, il rappelle d'ailleurs que l'antispécisme s'est développé en France *«selon un axe résolument antiécologiste, antinaturaliste»*.

Pour les antispécistes, en effet, la préoccupation va à l'«individu» – qu'il s'agisse d'une chèvre, d'un moineau ou d'une limande. A leurs yeux, l'écologie (du grec *oïkos*: maison) devrait avant tout consister à gérer la maison commune – la Terre – dans l'intérêt de tous ses habitants sensibles. Pour les écologistes, en revanche, la préoccupation va à l'espèce: ils s'inquiètent de l'équilibre global présent dans les écosystèmes, et ils considèrent la souffrance et la mort animales comme les composantes nécessaires de la dynamique naturelle – comme en atteste la volonté de réintroduire des prédateurs dans les réserves animalières.

«Personnellement, je conteste la pertinence de l'éthique environnementale, car je ne la trouve pas fondée sur des arguments rationnels», précise ainsi l'essayiste antispéciste Thomas Lepeltier. A ses yeux, un loup est susceptible de souffrir en tant qu'individu, et il a un intérêt à préserver son intégrité physique: il faut donc en tenir compte. *«Mais l'espèce, elle, n'a pas d'intérêt propre, pas plus que l'écosystème auquel elle appartient: ce ne sont que des concepts. Si j'avais une politique environnementale à mener, elle ferait plutôt en sorte que les individus qui peuplent cet écosystème aient une meilleure condition de vie.»*

Si les antispécistes sont unanimes à vouloir abolir la chasse, la pêche et toute action humaine entraînant la souffrance ou la mort animale, certains poussent le débat plus loin encore. Doit-on, se demandent-ils, venir en aide à des êtres sensibles qui souffrent pour des raisons indépendantes de notre volonté, dans leur milieu naturel, où règne cruauté et loi de la jungle? *«Cela pose-t-il un problème moral que des lions mangent des gazelles? Autrement dit: y a-t-il une nécessité morale à tenter de les en empêcher?*, reformule Thomas Lepeltier. *C'est la même question qu'avec l'ingérence politique. Elle est à deux niveaux: ai-je le droit d'intervenir? Et, si oui, est-ce que je ne vais pas causer plus de tort en le faisant qu'en ne le faisant pas?»* Il n'a pas la réponse, mais nous invite à y réfléchir.

L'essayiste le reconnaît volontiers: les modalités de cette intervention planétaire restent entièrement à définir. Mais, *«toutes choses égales par ailleurs, un monde sans prédation me paraît meilleur qu'un monde avec prédation»*, insiste-t-il. Derrière l'égalité de justice revendiquée pour tous les êtres sensibles, ressurgit ainsi, une fois encore, la toute-puissance humaine. Car il ne s'agit pas ici, comme le soulignait dans nos colonnes («Le Monde des livres» du 2 mars 2018) le philosophe Bruno Latour, *«de reconnaître dans les autres espèces d'autres manières de vivre, mais d'étendre au contraire à tous les vivants la vision morale des humains. S'il faut critiquer l'idée même de cette nature où les lions mangent les gazelles, c'est au nom de la culture des humains sensibles à la cruauté»*.

UNE NÉGATION DE L'HUMANISME?

Sur le plan philosophique, enfin, l'antispécisme pose une question de fond particulièrement clivante: de quel humanisme est-il le nom? Dénonçant *«l'empire des bons sentiments»*, le philosophe Jean-François Braunstein estime que *«la folie animalitaire actuelle est celle d'un humanisme envahissant qui veut plaquer les valeurs humaines sur l'ensemble de la nature»* (*La Philosophie devenue folle,* Grasset, 2018). L'anthropologue Jean-Pierre Digard, spécialiste de la domestication animale, affirme que l'antispécisme s'est mué en un antihumanisme, *«à force, pour servir sa cause, d'accuser de tous les maux et de diaboliser les humains, en particulier les éleveurs»* (*L'animalisme est un anti-humanisme,* CNRS Editions, 2018). Le philosophe Francis Wolff, quant à lui, détaille dans *Trois utopies contemporaines* (Fayard, 2017) les raisons pour lesquelles nouer avec d'autres espèces des relations d'égalité morale est, à ses yeux, une négation de l'humanisme.

L'argument ne convainc pas Corine Pelluchon, pour qui ce mouvement est au contraire *«l'occasion de repenser un nouvel humanisme, et de concevoir l'humain autrement que comme un être qui a besoin de dominer les autres pour affirmer son identité»*. Pour autant, l'auteure d'*Ethique de la considération* (Seuil, 2018) estime que l'antispécisme est un concept dépassé. *«C'est un mot péjoratif, qui souligne une discrimination. Or, aujourd'hui, il ne s'agit plus tant de dénoncer les préjugés expliquant la maltraitance animale que de mettre en œuvre une éthique et une politique prenant au sérieux le fait que les animaux comptent. Depuis les textes de Peter Singer, rien n'a changé ou presque, concrètement, en ce qui concerne la condition des animaux d'élevage. Cela veut dire qu'il faut changer d'approche.»* ■

CATHERINE VINCENT

LE LIVRE

UNE NATION FRANÇAISE MULTIPLE ET DIVISÉE

Rendre compte de la vie politique française est devenu éminemment difficile depuis qu'en 2017 le clivage gauche-droite s'est révélé inopérant. L'intérêt du livre de Jérôme Fourquet, réalisé avec la collaboration de Sylvain Manternach, est de rendre intelligible le processus qui a conduit à l'élection d'Emmanuel Macron. En mettant en perspective tous les bouleversements qui ont transformé la société française depuis trente ans, l'auteur démontre que le big-bang politique n'a rien d'accidentel. Au contraire, *«le paysage électoral et l'offre politique se sont mis en conformité avec les nouveaux clivages économiques sociaux»*. Et comme tout processus révolutionnaire, l'ajustement se révèle chaotique et inachevé.

Directeur du département opinion de l'IFOP, Jérôme Fourquet n'est pas le premier à travailler sur les nouvelles fractures françaises. Les coups de semonce de 1983 (émergence du vote Front national) et de 2005 (large victoire du non au référendum sur le traité constitutionnel européen, puis crise des banlieues) ont stimulé le travail des chercheurs et des sondeurs. Dès cette époque était notamment avérée la force du clivage entre gagnants et perdants de la mondialisation qui allait restructurer le champ politique. Mais il restait à affiner le récit, et c'est ce que tente de faire l'analyste en défendant que l'avènement d'une nation *«multiple»* et *«divisée»* est le phénomène majeur des trente dernières années. Loin d'être achevé, le processus est directement lié à la dislocation de la matrice catholique ayant structuré la société française jusqu'au milieu du XXe siècle avec la matrice républicano-laïque.

Pour en arriver à ce constat, l'auteur mêle plusieurs outils: la cartographie, les sondages et, plus innovant, la «prénomination», soit l'étude des prénoms. Sur la base d'un fichier de l'Insee recensant l'occurrence des prénoms donnés en France depuis 1900 à 83 millions de nouveau-nés, il indique, notamment, que le pourcentage de garçons portant un prénom arabo-musulman a représenté 18,8 % des naissances en 2016, soit près d'une naissance sur cinq. A ceux qui l'accusent de flirter avec la statistique ethnique prohibée en France, il rétorque qu'on ne comprend rien aux bouleversements en cours si l'on n'intègre pas le fait migratoire. *«La société française est devenue de facto une société multiculturelle. Notre pays ne connaîtra plus jamais la situation d'homogénéité ethnoculturelle qui a prévalu jusqu'à la fin des années 1970»*, écrit-il en dépassionnant autant que possible le constat.

La désemprise catholique joue sur tous les plans

Pour la France, qui était considérée comme «la fille aînée de l'Eglise», la désemprise catholique est d'autant plus violente qu'elle joue sur tous les plans: croyances, idées, mœurs, mais aussi structuration du combat politique dans la mesure où l'opposition avec le communisme a, pendant quarante ans, dominé la vie politique, sociale et intellectuelle du pays. Les indices de cette dislocation sont multiples: les références à la foi et à la culture catholiques se sont évanouies, les naissances hors mariage sont devenues la norme, des phénomènes tels que la crémation, l'animalisme et le véganisme se sont répandus...



L'ARCHIPEL FRANÇAIS
de Jérome Fourquet
Seuil, 384 pages,
22 euros

Un individualisme de masse s'est développé, engendrant sa propre dynamique: les groupes sociaux n'ont pas disparu, mais ils se sont autonomisés et, sous l'effet de multiples fracturations (sociale, éducative, territoriale, ethnique, culturelle), ont développé un entre-soi à rebours de l'unification fantasmée. Ainsi, le développement de l'enseignement supérieur, loin de contribuer à réduire les inégalités, les a figées en faisant émerger un groupe suffisamment important pour prétendre *«vivre, produire et consommer sa propre culture»*. Simultanément, les catégories populaires se sont affranchies de la norme dominante en développant leurs propres références.

C'est ce séparatisme multiforme qui met le système politique sous tension: l'électorat est devenu éminemment volatil alors que la Ve République était taillée pour un paysage politique bipolaire. Des pans entiers de la société française se sentent mal représentés. A peine élu, le président de la République voit sa légitimité contestée. En structurant, pour la première fois, face à Marine Le Pen, un camp de la France ouverte, Emmanuel Macron a certes tenté une «rebipolarisation» fondée sur le clivage dominant, mais sans être assuré d'en rester durablement victorieux: ses soutiens viennent des catégories les plus aisées ou de celles qui ont le plus foi dans l'avenir, si bien que son élection a réactivé une sorte de «clivage de classe» qui sert de puissant combustible aux «gilets jaunes».

Par ailleurs, note l'auteur, le renouvellement des générations d'ici dix à vingt ans ne garantit en rien la stabilité du système: si, aujourd'hui, les 65 ans et plus votent très majoritairement pour un candidat dit «de gouvernement», dans la génération suivante (50-64 ans), le rapport de force est tout juste équilibré et, dans celle des 35-49 ans, la tendance s'inverse. Dans une France plus morcelée que jamais, la poutre travaille encore. ■

FRANÇOISE FRESSOZ